



LA DOUCE DÉTERMINATION DE **RABIA**

Il fait près de 20°C le 4 septembre 2013, quand Rabia Abdoulhamid-Zakaria arrive à Amiens, avec les neuf autres meilleurs bacheliers de Djibouti. Comme ses compatriotes, plus habitués au 45°C estival de leur terre natale, elle est frigorifiée et emmitouflée sous plusieurs couches de chemises, pulls et manteaux.

« À Djibouti, on parle plusieurs dialectes, mais c'est la langue française qui nous unis tous ».

Frigorifiée mais déterminée. Après tout, si la troisième fille d'une famille de cinq enfants a obtenu une bourse qui lui permet d'intégrer une classe préparatoire aux grandes écoles, c'est parce qu'elle a travaillé d'arrache-pied pour faire partie des dix meilleurs lycéens de Djibouti, qui obtiennent le droit de venir étudier en France. « Je n'avais rien dit à mes parents mais j'avais bien l'intention d'obtenir cette bourse parce que je savais qu'ils n'avaient pas les moyens de me payer des études à l'étranger, sourit la jeune femme aux longs doigts fins et aux yeux en amande. Seulement, je ne m'attendais pas à être la meilleure sur 12 000 lycéens ! ».

Sa mère anglophone ne parle pas français, mais veut s'assurer que ses enfants feront les bonnes études qu'elle n'a pas pu faire. Rabia fait tout son cursus dans des établissements francophones. Il faut dire que sa famille est très attachée à la France, et ce depuis plusieurs générations. « Mon grand-père était un des premiers tailleurs de Djibouti. Il fabriquait des costumes traditionnels mais aussi des uniformes pour l'administration française, et plus particulièrement pour la gendarmerie », se souvient la jeune femme.

Djibouti est un pays jeune, qui n'a acquis son indépendance qu'en juin 1977. Mais la France y est restée très présente jusqu'à une époque récente. « Plus qu'un pays, Djibouti est un carrefour entre l'Éthiopie, la Somalie et le Yémen. On y parle plusieurs dialectes, principalement le somali, l'afar et l'arabe... C'est la langue française qui nous unit tous, par-delà nos différences », soutient Rabia Abdoulhamid-Zakaria. D'autant que la France garde une bonne image, malgré la présence d'une importante base militaire chinoise assortie d'investissements massifs dans les infrastructures et d'une non moins importante base américaine. « Aujourd'hui encore, un diplômé français fait beaucoup plus rêver qu'un autre diplômé, même américain », affirme-t-elle.



Yoga dans la mer Rouge

C'est donc auréolée du titre de meilleure bachelière de Djibouti que Rabia arrive à Amiens, au début du mois de septembre 2013. Elle n'a pas le temps de se reposer sur ses lauriers, ni de regretter son départ précipité, qui a laissé ses parents tristes et désespérés, puisque les autres élèves ont commencé les cours trois jours plus tôt. Fidèle à son habitude, la jeune femme travaille comme une forcenée et ne s'accorde aucun répit, même pour aller voir la tour Eiffel ou pour visiter la région. « *Quand vous avez un objectif dans la vie, vous ne voyez pas les sacrifices que vous consentez* ».

« *Quand vous avez un objectif dans la vie vous ne voyez pas les sacrifices que vous consentez* ».

Soutenue par la petite communauté djiboutienne qui fréquente son établissement, elle se lève à 6h du matin, pour obtenir un titre de séjour à la Préfecture (et ne pas rater une heure de cours), ou pour remplir les premières formalités administratives comme l'ouverture d'un compte en banque, ce qui n'est pas forcément évident pour une jeune fille d'à peine 18 ans, habituée jusqu'alors à ce que ses parents s'occupent de tout pour la laisser se consacrer à ses études.

Elle choisit La Rochelle, une ville portuaire loin de ses amis et connaissances djiboutiens, pour y faire ses études d'ingénieur. « *Je n'avais pas fait 6 000 kilomètres pour être environnée de compatriotes et je voulais découvrir la France dont j'avais rêvé pendant tant d'années et que je ne connaissais que par les livres* », explique la jeune femme. Elle profite d'un rythme de travail un peu moins soutenu pour parcourir la France, un livre à la main. A Paris, c'est avec le chef-d'œuvre de Victor Hugo qu'elle découvre la cathédrale Notre-Dame. À Étretat, c'est avec « *Une vie* » de Maupassant qu'elle se promène sur la célèbre falaise.

Ingénieure en génie des systèmes industriels, elle aurait pu retourner au pays comme ses parents le lui demandaient, mais elle préfère rester en France et songe à se faire naturaliser. Elle rejoint son petit frère qui est venu faire ses études à Lille et trouve en décembre 2018 un emploi d'ingénieure en CDI chez Davidson consulting.

« *Quand vous étudiez, vous pouvez être un étudiant djiboutien, anglais ou italien mais quand vous êtes salarié, ce n'est plus la même chose. Vous faites partie d'une équipe qui a des objectifs à atteindre, rappelle Rabia Abdoulhamid-Zakaria. Être djiboutienne devenait une contrainte pour moi, comme pour mon employeur. Or moi, je voulais être libre de travailler sans craindre un refus de l'administration. Je voulais être libre de travailler comme les autres salariés de l'entreprise* ».

Entretemps, elle effectue une mission pour LFB médicaments en pleine pandémie. À l'heure où la France entière se confine, Rabia Abdoulhamid-Zakaria se rend chaque jour dans cette usine qui fabrique des médicaments issus du plasma pour traiter des maladies rares, des soins essentiels. Passionnée par son métier et fière d'accomplir une mission de service public, elle se dévoue sans compter ses heures.

C'est sans doute ce qui a accéléré son processus de naturalisation. Elle dépose son dossier au début de l'année 2021, rédige une lettre de motivation où elle expose tout son parcours et obtient une réponse positive six mois plus tard, quand d'autres attendent trois ans pour devenir Français. Cette reconnaissance l'enchanté et la pousse à affirmer que ces nouveaux Français sont une chance et un atout. « *Il est important de ne pas renier ses origines mais de les mettre au service de la France, notre nouveau pays* », affirme-t-elle.



Diplômée de l'EIGSI de La Rochelle

© Droits réservés